CHŒUR DE MOUTONS

Laissez-vous embarquer au cœur d'un troupeau de moutons d'où résonne la voix d'une bergère punk : une rencontre duveteuse avec l'univers d'Orla Barry, qui vous surprendra par sa douceur cachée sous une laine rebelle.

CINQ VOIX POUR UNE EXPO

Mercredi 19 novembre

Clémence
6h00
Mon réveil sonne pendant plusieurs minutes.
7h10, c'est l'heure, je sors de chez moi et c'est parti pour 1h30 de trajet.

Auriane
7h00
J'ouvre les yeux au son de mon réveil. Se lever est une étape compliquée à cause du froid qui a envahi ma chambre pendant la nuit.

Eve
7h15
Le réveil sonne, je me réveille à moitié mais il faut que je me prépare. Mon cerveau met du temps à s'éveiller, j'ai l'impression d'être lente à tout ce que je fais.

Olivia
7h25
Mon premier réveil retentit. Je l'éteins et me rendors. Il est 7h30 donc je n'ai plus le choix, il faut que je me lève.

Louna
7h40
Le mercredi est sûrement le jour où le réveil est le plus compliqué. Je mets mon casque comme une première tentative pour émerger grâce à la musique. Je me lève, me prépare et embrasse mon chat avant de partir.

Olivia
8h55
J'entre dans l'amphi, un film se lance, je suis captivée.

Clémence
9h00
Le cours commence, un film commence.
Je m'empresse d'envoyer une photo d'un mouton à mon meilleur ami, pour lui montrer ce film farfelu.

Eve
9h20
La scénographie me captive, tout comme les paysages, Orla, et ses moutons. Le documentaire m'absorbe et me repose complètement, amenant un état de paix. Orla est une artiste et une fermière, alors elle crée une exposition d'art autour de son histoire et de ses moutons.
Mon œil est tout de suite attiré par ce gros tas de laine, posé comme s'il suivait une chorégraphie. J'aurais envie de me jeter dedans et d'enfouir ma tête assez profondément pour qu'il m'engloutisse. J'imagine l'odeur forte qu'il doit avoir.

Clémence
10h00
Mes paupières se ferment toutes seules.
La douceur de la musique et le calme du film n'arrangent pas mon état de fatigue.

10h02
Je commence tout juste à capter l'énergie et l'univers du film ; Orla Barry et ses moutons ne me sont plus inconnus.

Louna
10h10
Le film est calme, lent, bercé par une atmosphère reposante. Si je devais le décrire en un mot ce serait hypnotique. Les moutons sont mignons et les agneaux encore plus. On aurait envie de les prendre dans nos bras. Les paysages eux sont magnifiques. J'ai toujours eu envie de découvrir l'Irlande.

10h30

Auriane
Après être partie chercher un café bien chaud pour me réveiller, on se dirige vers les grandes baies vitrées de la salle d'exposition. J'ai déjà été attirée par ces sortes de grands t-shirts fixés au mur, sans pour autant prendre l'initiative de passer les portes de Bétonsalon et de connaître leur signification.
On rentre donc dans la galerie avec un court temps pour découvrir les œuvres. Je reste toujours dans le flou de ce qu'elles essayent de transmettre.
On se réunit tous·tes à la suite de ces quelques minutes pour parler du film et des œuvres.
J'écoute attentivement en prenant des notes. Mon regard passe de création en création en essayant d'associer le discours que j'entends à l'œuvre qui lui appartient.

Le grille-pain

Eve
Le tas de laine est énorme. Je ne vois que lui.
Alors, tout à coup, les mêmes sensations reviennent, décuplées. J'ai besoin de le sentir sous mes doigts, de le sentir à pleine narine et toujours de le sentir autour de moi.

Le grille-pain fait sursauter

Olivia
Je me promène rapidement dans l'exposition, n'étant au départ pas sensible aux œuvres. C'est alors qu'en discutant de cette visite avec les filles, la représentation qui se trouvait derrière l'une d'entre elles attira mon œil : un énorme t-shirt sur lequel était représentées toutes sortes d'esquisses farfelues.

Son odeur rappelle la maison

Louna
Je ne suis pas particulièrement touchée par l'art contemporain mais là mon regard est tout de suite attiré par les pièces de feutre faites main. Les textures, les fibres, les formes irrégulières... j'ai envie de les toucher, pour voir si elles étaient aussi douces que ce que je pouvais m'imaginer.
Je vois d'abord les pièces de feutre marron avec l'inscription *Form Is Destroyed*. Leur forme n'est pas parfaitement ronde et c'est ce qui les rend agréables à regarder.
Les petits fils sur les bords m'ont donné envie de les enrouler autour de mes doigts, de faire des petites tresses. J'aime la forme des S, qui s'enroulent comme je pourrais le faire avec un de ces fils. Le titre me parle. Pour moi, ça ne dit pas seulement que la forme est détruite, mais que la forme attendue, la forme parfaite et lisse, n'existe plus. On peut aussi y voir un sous-entendu sur les normes sociétales à déconstruire.
Le feutre est brut alors la destruction de la forme, c'est peut-être aussi la victoire de la matière sur l'esthétique dans un monde où tout semble se concentrer sur l'apparence.

Le grille-pain a une mécanique intéressante

Auriane
Je remarque une œuvre dont on n'a pas parlé. Un immense rouge à lèvre imprimé sur du papier est fixé au mur à côté de l'entrée. Je repense tout de suite à Orla dans le film et cette sorte de fixation sur le rouge à lèvres, elle en porte constamment. Je pense que le film qu'on a vu avant de venir découvrir l'exposition peut aider à éclaircir les œuvres.

Le grille-pain existe seulement pour modifier l'expérience liées aux autres

Eve
Si je pouvais toucher le tas de laine, voici ce que je relaterais sûrement : « La laine à la fois douce et rugueuse me glisse sous les doigts et ce dont j'ai besoin, c'est de la serrer dans ma main et dans mes bras pour sentir sa résistance, les mouvements qu'elle effectue sous chaque pression. En la sentant contre mon visage et mon ventre, je sens que je pourrais m'endormir. »
L'odorat est un sens très important pour moi. Tout ce que je vois devient ce que je sens, si j'en ai l'occasion. Comme un nouveau-né qui met dans sa bouche tout ce qu'il trouve pour le découvrir et le comprendre, je renifle chaque nouvelle chose, et pas que les nouvelles d'ailleurs. Pour moi c'est aussi évident que de regarder. J'ai donc acquis un odorat assez sensible : le parfum ou les choses qui s'en rapprochent sont très agressifs pour moi. Mais paradoxalement, l'odeur forte de la laine me fait l'effet inverse. Peut-être parce que c'est naturel ?
Son odeur se sent dans toute la pièce, et quand je m'approche elle me pique autant qu'elle m'attire et m'enivre.
Et si j'étais dans ce tas de laine ? Je m'étoufferais ? J'aurais l'impression de flotter ? J'aurais chaud ? Ça me gratterait ? C'est décidé : mon nouveau rêve est de me retrouver enfoncée dans un énorme tas de laine. Néanmoins j'aime à imaginer que ce serait confortable, tellement confortable que je voudrais rester là indéfiniment. J'aime les endroits exigus où l'on doit se faire toute petite ; je m'imagine en boule dans la laine, recroquevillée pour prendre le moins de place possible.

Le temps de cuisson du pain est toujours imprévisible

Olivia
Je me suis alors sentie obligée d'analyser chaque dessin le constituant. D'abord, j'étais impressionnée par la taille du t-shirt, c'était comme une affiche géante, une promotion décalée de l'exposition. Ce qui m'a tout de suite attirée à cette représentation, ce sont les inscriptions en gras : « **CŒUR DE BERGÈRE, SAUVEZ-NOUS** ». Elles proposent un double effet, je pensais d'abord que c'était une simple présentation de l'exposition avec le titre. Puis j'y ai perçu comme un message m'étant destiné, un appel à l'aide. J'avais soudainement envie de déchiffrer ce message, d'entrer dans cette scène que je ne comprenais pourtant pas.

Le grille-pain n'a pas d'émotion : il coupe net

Louna
Puis c'est au tour des pièces blanches d'attirer mon regard. On voit instantanément que ce n'est pas la même laine : elle est plus épaisse, d'une autre texture. Elle n'a pas ces petits fils qui tombent sur les bords. Cette fois c'est comme un duo.
Sur celle de gauche est inscrit *Punk Bo Peep*. Je connaissais Bo Peep comme étant la Bergère dans le dessin animé *Toy Story* mais elle vient apparemment d'une comptine pour enfant où une petite bergère innocente et négligente perd ses moutons. Ici, en ajoutant « punk », Orla transforme cette jeune fille en une femme rebelle et féministe dans ce milieu principalement masculin. Elle refuse d'être réduite à un rôle attendu, celui d'une « douce bergère », et revendique sa liberté,

Mais, le matin, le pain chaud met de bonne humeur

son autonomie, et sa voix.

Auriane
Celui affiché au mur est marqué par une inscription : *Wooly Poppy*, coquelicot laineux. Fait-elle une nouvelle fois référence à ses moutons ? J'ai l'impression d'être assez confuse face au travail d'Orla, je sais qu'elle cherche à casser les codes mais pourquoi un rouge à lèvres immense ? À travers cet objet, peut-être cherche-t-elle à mettre en relation deux éléments assez significatifs pour elle : ses moutons et son maquillage. On peut aussi le prendre comme une opposition entre les moutons qui représentent le métier de fermière qu'Orla exerce et le maquillage comme sa part de féminité dans ce monde « d'homme ». Ce ne sont que des suppositions mais ce sont les idées qui me sont venues en tête en observant cette œuvre gigantesque. En me renseignant plus, j'apprends qu'elle a créé sa propre marque de rouge à lèvres pour elle et ses collègues en choisissant des noms liés à leur métier. Tout s'éclaircit un peu plus maintenant.

La journée commence au bruit du grille-pain

Eve
Je vois le tas de laine comme un énorme mouton, ou alors comme un nuage un peu fou, différent des autres parce qu'il a des mèches qui sortent de partout et des couleurs parsemées aléatoirement. Cette couleur c'est l'œuvre d'humains, et je ne peux m'empêcher d'y voir les mouvements et étapes mécaniques de l'Homme de l'industrie qui traite les moutons comme des kilos et de l'argent. Mais je vois aussi le mouvement d'Orla, qui a soigneusement déposé cette laine qu'elle considère comme de l'art, qui représente sûrement le lien fort avec ses moutons.
Si j'étais Orla, je l'aurais posée là pour donner de la matière, du concret à son exposition. Dans celle-ci, tout n'est qu'image - dans le sens abstrait -, symboles et textes ; il y a bien les tapis, mais eux sont au contraire trop classiques et décoratifs. Le tas de laine, lui, hurle l'intention même de cette exposition : « REGARDEZ MOI, JE SUIS L'ESSENCE DE CE QU'IL SE PASSE ICI, TOUT TOURNE AUTOUR DE MOI ; LA LAINE, LE MOUTON, L'INDUSTRIE AGRO-ALIMENTAIRE, LA RELATION D'UNE FEMME ET DE CEUX QUE J'HABILLAIS ». On peut littéralement toucher une pensée. Celle d'Orla et maintenant la nôtre, nous spectateurs qui nous

L'odeur du pain grillé remplit toutes les pièces.

faisons notre propre idée de ce gros tas.

Olivia
Le dessin qui était placé au centre de la représentation murale était pour moi impossible à comprendre. En moi résidait principalement de la fascination qui prenait le dessus sur l'incompréhension. Entre la sirène brandissant un cœur arraché, le mouton au regard perçant et le renard tenant un pénis dans la bouche, je ne savais plus où poser mon regard.
Il y avait, d'un côté, tellement d'éléments à déchiffrer et d'un autre, rien à réellement relever sur ce t-shirt. J'ai longuement admiré cet effet qu'il détenait sur ma compréhension de l'art proposé par Orla. Puis je me suis ensuite posé la question de l'utilité de ce t-shirt. Pourquoi avoir choisi un t-shirt et non une toile ? Fallait-il considérer le t-shirt comme un vêtement ou une œuvre d'art à part entière ? Parce que personnellement, s'il était à vendre, je ne l'aurais pas acheté. Je ne me sentais pas légitime de m'approprier un art auquel je n'étais pas familière.

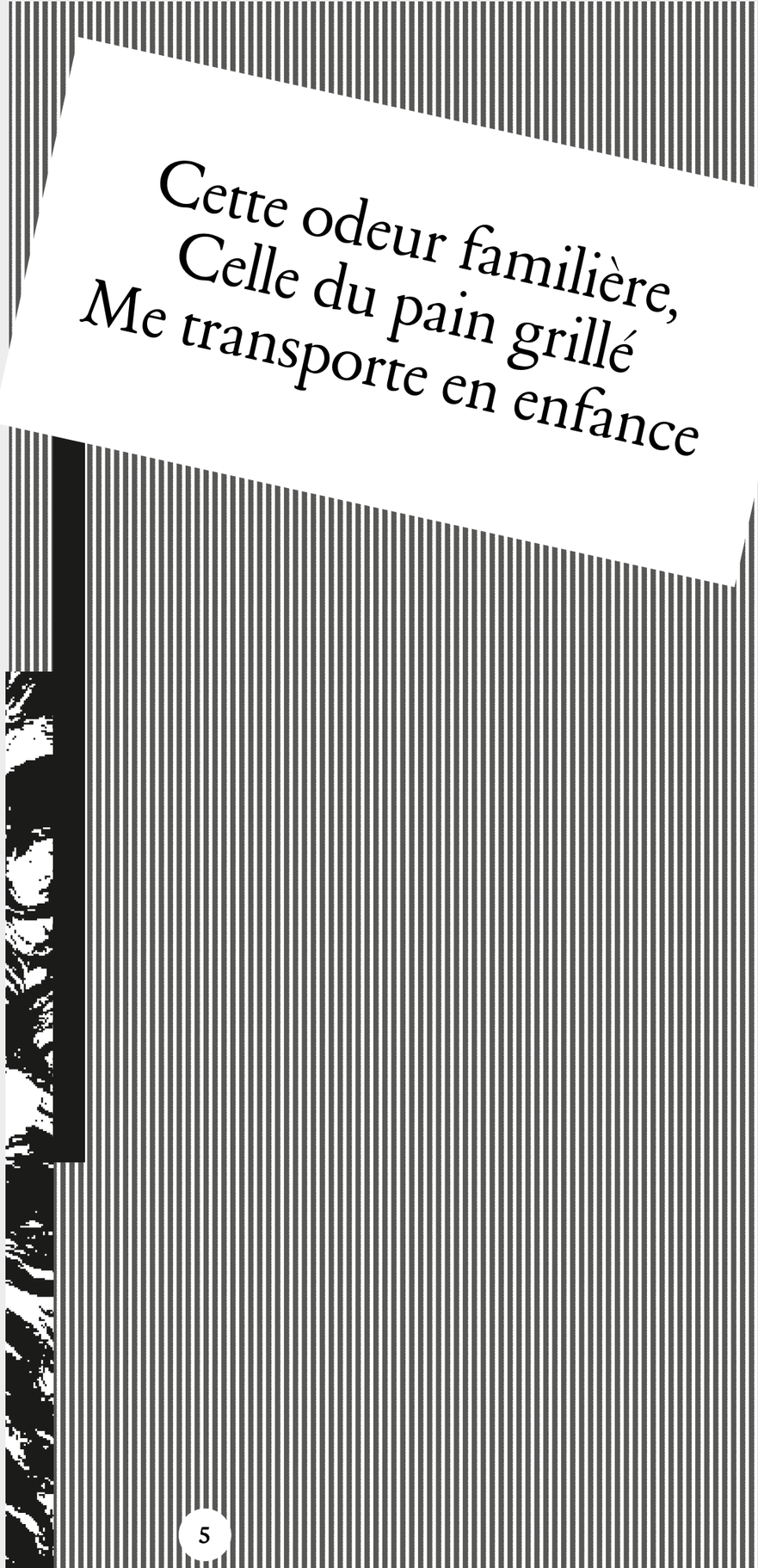
Le grille-pain nous rappelle une routine

Louna
A sa droite se tient *Shaved Rapunzel*. Raiponce, c'est la figure de la femme enfermée qui utilise sa chevelure pour permettre à son prince d'accéder à sa tour. En rasant Raiponce, Orla amène une envie d'émancipation, de se couper de l'idée que les cheveux sont liés à la féminité. Elle veut aussi mettre en avant le fait qu'elle n'a pas besoin d'être sauvée par quelqu'un.
J'aime bien la vision alternative qu'Orla donne à ces contes populaires ainsi que son écriture. Elle suit la forme des pièces, elle n'est pas toute droite et mélange à la fois les majuscules et minuscules, entrainant une forme plus artistique.
En sortant de l'exposition, j'ai encore en tête les textures, les odeurs et ces histoires détournées, comme si un petit bout de laine me suivait dehors.

Il est surprenant de le voir dans une exposition

Auriane
Quand je sors de l'exposition, la voix d'Orla marque encore mon esprit.

Cette odeur familière,
Celle du pain grillé
Me transporte en enfance



NAISSANCE, GESTES, USAGES : LE FEUTRE EN TROIS TEMPS

Du mythe à la matière, le feutre traverse les siècles et inspire encore aujourd'hui, jusque dans l'univers d'Orla Barry.

Le feutrage est une pratique qui consiste à transformer les fibres de laine en une matière solide et compacte appelée feutre.
Les origines du feutre remontent sans doute au paléolithique moyen (100.000 ans avant J-C), bien avant que l'humain ne maîtrise le tissage et le filage. À l'époque où l'homme fuyait les nuits froides, il se réfugiait dans des grottes et se protégeait grâce aux fourrures des bêtes qu'il chassait. Il lui suffisait alors de dormir sur une fourrure pour la « feutrer ».
Plusieurs légendes racontent aussi que le feutre aurait été inventé par accident. L'une des plus connues parle de Saint-Clément de Metz : alors qu'il voyageait comme missionnaire, il aurait mis de la laine dans ses sandales pour éviter les frottements. Avec la marche, la pression et l'humidité, la laine se serait transformée en feutre. Plus tard, devenu évêque, il aurait créé des ateliers pour développer cette technique, ce qui explique pourquoi il est considéré comme le patron des chapeliers et des feutriers.
Une autre explication vient des peuples nomades de l'Antiquité, surtout en Asie centrale. Pour se protéger du froid, ils utilisaient des peaux et de la laine. Ils en mettaient aussi sous les selles de leurs chevaux, et grâce au frottement, à la chaleur et à l'humidité, ils découvrirent que la laine se transformait en une matière épaisse et solide : le feutre.

Le feutre est une matière fabriquée en mêlant des fibres de laine ou de fourrure. Avec la chaleur, l'eau et la pression, ces fibres s'attachent naturellement entre elles. Comme le feutre n'est pas tissé, il ne s'effiloche pas et dure plus longtemps. Le feutrage fonctionne grâce aux petites écailles présentes sur les fibres de laine : sous l'effet de la chaleur, de l'humidité et du frottement, elles s'emmêlent les unes aux autres et forment une matière solide. Cet art demande une pratique minutieuse et beaucoup d'expertise, comme le souligne Orla Barry quand elle parle de ses œuvres.
Il existe plusieurs techniques de fabrication du feutre : le feutrage à l'eau et au savon (feutrage humide), le feutrage à l'aiguille (feutrage à sec), le feutrage au savon et à l'aiguille, ainsi que le feutrage industriel.
Orla Barry pratique le feutrage à l'eau et au savon : cette méthode commence dès la tonte des moutons, lorsque la laine brute est récoltée. Après le lavage, elle est préparée soit en laine cardée (aérée à l'aide de cardes), dont les fibres sont mélangées et orientées dans tous les sens, soit en laine peignée, dont les fibres sont alignées et plus régulières. Une fois préparée, la laine est feutrée en étant mouillée avec de l'eau chaude et du savon, puis pressée ou roulée. Sous l'effet de la chaleur, de l'humidité et du frottement, les fibres s'attachent entre elles et forment ainsi le feutre, une matière dense et résistante.

À l'instant où nous parlons, il existe des entreprises, des auto-entrepreneurs et des artistes qui se spécialisent dans la pratique du feutrage. L'Atelier Maïa Laine, une entreprise créée en 2019, met en place différents ateliers et animations afin de faire découvrir la technique de feutre aux plus jeunes, comme aux plus vieux. Elle fait ainsi vivre un voyage sensoriel et une expérience émotionnelle au client. D'autres se lancent dans la vente de leurs créations faites mains comme la micro entreprise L'Oiseau Feutré. S'appuyant sur une pratique artisanale, elle vend ses innovations à base de laine feutrée, de feutre de laine, de feutrine pure laine brodée et de linogravure. Accessoires, portes clés, déco ou encore animaux miniatures, l'auto entrepreneuse présente les formes modernes d'utilisation de la laine feutrée.
Enfin, tout comme Orla Barry, des artistes tels que Clémentine Bauduin, créatrice textile, transforment la laine avec des techniques ancestrales : feutrage humide, feutrage à l'aiguille, filage au rouet, tissage et teinture naturelle. Elle expose ses œuvres actuellement dans les locaux de l'agglomération du Grand Longwy à Réhon. Mieux encore, nous pouvons prendre l'exemple de Yasmina Benessalah-Drevet, maître artisan d'art feutrier et fondatrice de l'atelier « L'esprit du feutre » depuis 2011. Elle propose des œuvres, autant originales qu'uniques, de design d'art textile en feutre hybride : laine mérinos et soie, mêlant l'art, le design et l'artisanat. Tout son métier se fonde ainsi sur l'exploration, l'innovation et le tissage d'une pratique ancestrale, et pour exposer une approche moderne en lien avec la nature.

Tel une raiponce rasée
Je suis libérée
De ces chaînes de laine

Il était une fois une jeune brebis appelée Rapewenzel. Rapewenzel était enfermée dans son box et ne voyait la lumière qu'à travers une toute petite lucarne au-dessus de sa tête. Sa paille n'était jamais changée et son maître, « Maître Gothel », ne la visitait que le soir pour la nourrir. Le vieil homme ne voulait qu'une seule chose : sa laine. Cette laine poussait encore et encore et encore, jusqu'à atteindre le sol, jusqu'à crouler sous son propre poids, jusqu'à ce qu'elle halète de chaleur. Un beau jour, alerté par des bêlements plaintifs, un homme appelé Oaba s'approcha et passa sa tête à travers la petite lucarne pour tenter d'apercevoir Rapewenzel. Il ne put voir qu'une immense masse de laine, ne pouvant distinguer sa tête du reste de son corps.
Chaque matin, il visita Rapewenzel, toujours sous le regard méfiant de Maître Gothel. Un soir, alors que celui-ci était absent, Oaba s'introduisit dans la prison de la brebis et l'emporta avec lui. Une fois Rapewenzel libérée, Oaba la rasa complètement, la libérant du fardeau de sa laine.

C'est dans les plaines verdoyantes d'Irlande qu'ils

THE SHEPERD'S EYE

Le mythe de la femme-mouton

Il était une fois, lors d'une froide nuit de décembre, alors que le givre aiguisait les étoiles et que la Lune, Déesse stérile, régnait sur les cimes, Eilidh, fille aînée de la lignée des Mac Lochlainn, décida de se rendre au cabinet des merveilles « Orla Barry A Shepherd's Heart ». Celle-ci était apparue au château quelques jours auparavant. Pensant simplement en apprendre davantage sur les troupeaux qui peuplaient sa contrée, le salon ne la rendit point plus maligne, mais seulement plus confuse. Longtemps, elle repensa à ce qu'elle avait vu. Un soir, elle décida de rendre visite à sa grand-mère, Saoirse, guérisseuse réputée, dans les méandres du Bushmills. Eilidh lui rapporta son trouble, le seul craquement des bûches dans la cheminée interrompant son récit. Saoirse l'entendit et décida de lui transmettre ses connaissances. Sur son visage brillait un sourire qui contenait des siècles de secrets, et dans ses yeux tourbillonnait l'histoire de tous les rois.

— Ma précieuse fille, dit-elle, ne connais-tu donc pas l'origine de ce sanctuaire ?

Eilidh secoua la tête et laissa son ainée lui conter sa légende...

« Il y a bien des années, alors que régnaient encore sur le monde les dieux et leur arrogance, vivait Orla, une bergère. Dans les plaines venteuses de l'hostile Irlande, son petit chalet résistait aux susceptibles rafales qui balayaient les champs. Orla était une femme simple, ordinaire, mais son cœur était double. Le jour, elle maniait la houlette avec l'ardeur du labeur, ses mains abimées par la vie connaissant la texture de la laine et l'odeur amère du foin. Elle était la gardienne dévouée d'un troupeau de trente-quatre brebis. Seulement, le soir, lorsqu'elle pensait s'être dérobée au regard des siens, une autre faim la dévorait : celle de l'Art. Mais aucun Homme ne la comprenait. Elle se sentait plus étrangère au village qu'au flanc de la montagne. Les hommes, le Père, les voisins... tous ne voyaient en elle qu'un bras pour le travail et une bouche qui devrait rester muette. Ils rejetaient son cœur d'artiste, ils méprisaient ses mains lorsqu'elles dessinaient plutôt que de filer la laine.

Sur le terrain voisin du sien habitait un homme, au troupeau infiniment plus petit. Celui-ci, jaloux de l'exploitation d'Orla, s'en plaignait de l'aube au crépuscule. Mais ils se supportaient. À coups d'insultes dissimulées pour lui, et de soupirs exténués pour elle. Maints tourments elle endurait. Dans les yeux de son voisin, Orla voyait toute la haine qu'il éprouvait à son égard. À chaque pas dans son champ, elle percevait le regard lubrique qu'il posait sur elle et sur son corps. Elle sentait sa faim, elle se sentait proie. Il ne comprenait pas qu'Orla puisse s'occuper d'un troupeau entier toute seule. Sans cesse il lui demandait où était son mari.

— Une femme ne devrait pas s'occuper d'un troupeau, ça porte malheur, disait-il.

Alors Orla l'ignorait. Sans rien dire, elle essuyait ses remarques acerbes et ses tentatives de sabotage. Elle avait appris au fil des ans que répondre à la violence par la violence ne menait nulle part. L'absence de réaction de la bergère mettait le voisin hors de lui.

Alors, afin de se protéger du regard des hommes, elle décida de rejoindre la famille qui la comprenait réellement : les brebis. Dans sa quête de paix, il fallut qu'elle se cache. Il n'y avait qu'auprès d'elles qu'Orla se sentait bien. Passant ses mains dans la laine soyeuse de ses amies, fermant les yeux juste un instant pour oublier. Parfois, elle s'imaginait dans leur peau, libre de ne se préoccuper de rien ni de personne. Pendant quelques minutes, elle se perdait dans le regard calme des brebis. À contempler les plaines immenses, dépourvues de vents et de tempêtes qu'elle entrevoyait dans leurs yeux. Elle s'imaginait courir avec elles, humer l'odeur de l'herbe ondoyante et celle, envoûtante, de l'herbe fraîchement coupée. Orla était en paix.

vécurent heureux et adoptèrent beaucoup de moutons.

Jusqu'au jour où elle découvrit avec horreur le corps inanimé d'Elsey, sa brebis fétiche, la gorge ciselée, ses beaux yeux ne reflétant plus que les nuages d'orage qui s'amoncelaient dans le ciel. Un hurlement de douleur jaillit de sa gorge alors qu'elle se laissait tomber, enlaçant le corps désormais glacé de son amie. Elle ne voyait qu'une seule possibilité à ce crime : son voisin cherchait vengeance. Un bref instant, elle songea égorger ses bêtes. Mais elle s'y refusa. Rien ne justifiait pareille abomination. Accablée de chagrin, elle ne put

abandonner ainsi sa brebis dans le champ. Elle la ramena dans son chalet, et entreprit de la tondre pour lui offrir une belle sépulture. Elle qui avait une si belle laine... Accompagnée du reste de son troupeau, elle laissa ses larmes inonder la terre qui recouvrait la tombe de la défunte Elsey. Tout près, son voisin exultait du départ de la bergère. Le regard éteint, Orla ne voyait plus rien. Ne goûtait plus rien. Ni l'herbe fraîche, ni le vent qui caressait son visage en une demande muette. Et ce soir-là, elle ne rentra pas à la bergerie.

Abattue, Orla venait de perdre toute confiance en l'être humain. Il était capable de merveilles, mais aussi des pires folies. Seul son troupeau justifiait qu'elle restât en vie. Le lendemain, la jeune femme se drapa de la laine de sa brebis et s'enfuit au milieu de ses moutons. Les jours passèrent et elle ne quitta plus son champ. Sur son corps, la laine semblait plus proche de sa peau. Comme une forteresse impénétrable. Comme une promesse. Et bientôt, la silhouette d'Orla se fondit dans le troupeau. Elle devenait une des leurs. Elle devenait brebis. Elle devenait libre.

Une aube, tandis que la peau se soudait à sa nuque, ses propres yeux changèrent. Ses pupilles s'allongèrent, prenant la forme horizontale et vaste des pupilles ovines. L'ancien regard, celui de la bergère persécutée, s'effaça. Les formes de son corps se firent plus douces, les contours moins agressifs. La peur et la colère s'éteignirent, remplacées par une profonde tranquillité. La peau devint alors partie intégrante de son corps, ses mains et ses pieds s'épaississant et s'arrondissant. Les dernières traces de l'humaine disparurent sous la masse laineuse et pure. Orla, la bergère torturée, était morte. Elle contemplait désormais le monde avec un apaisement total. L'existence se révélait alors si simple pour elle. Le poids du jugement des hommes s'était envolé. Orla n'était plus une cible.

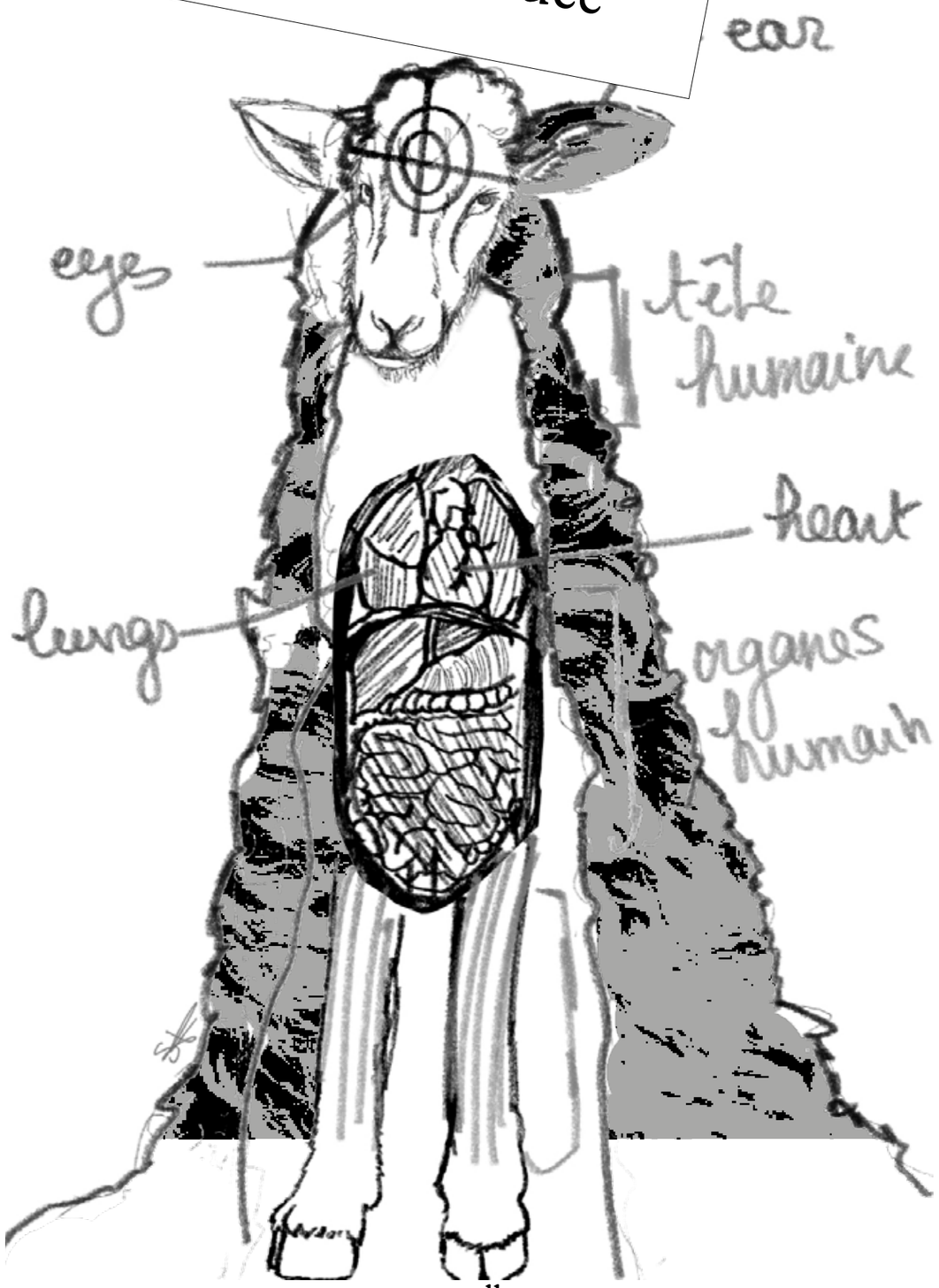
Mi-femme mi-mouton, elle regoûtait à la vie, celle dont elle avait toujours rêvé. Mais une chose lui restait en mémoire. Alors, un jour qu'elle était avec son troupeau, elle s'en éloigna pour trouver son bélier noir. Il vivait séparé du troupeau mais Orla avait toujours pris grand soin de lui. Sans un mot, son regard planté dans le sien, Orla lui fit signe d'agir. Quelques semaines après, le voisin d'Orla sentit le sol s'effondrer sous ses pieds en découvrant toutes ses brebis de race pleines du bâtard d'Orla.

On raconte cependant que de temps à autre, une femme dissimulée sous une peau de mouton se promène et trace de mystérieuses formes dans le sol et sur du papier. Et quand un jour, une exposition anonyme autour des brebis apparut en ville, il parut évident qu'elle en était la créatrice, mais personne n'en eut jamais confirmation...»

Découvre le mythe audio en français
Listen to the myth in english from 9'50"

Mouton majestueux
Laine qui se mêle à moi
Parfum enveloppe

Engouffrée dans cette laine
À jamais coincée,
Je m'y suis habituée



Seule à la ferme
Plusieurs sont dans mon cœur
Elles sont toutes là

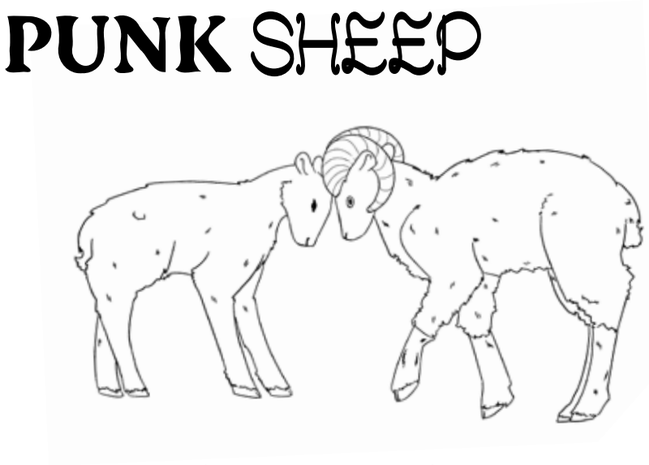
Il était une fois
une vieille brebis, Sheepazade,
qui vivait dans un troupeau de moutons.
Régulièrement, elle voyait ses amies partir dans un étrange camion pour être très vite remplacées par de plus jeunes, enfantant dans l'année.

Celles qui les quittaient n'avaient plus donné d'agneau depuis longtemps.
Effrayée de ce sort inconnu et ne voyant ses amies revenir, vint à l'esprit de Sheepazade un subterfuge.
Dès lors, elle entreprit de donner naissance chaque année à de nombreux agneaux. Mais au fil des années, le nombre de ses bébés s'amoindrit, jusqu'au jour où procréer lui devint biologiquement impossible.

Sort inévitable, le camion vint finalement pour elle, l'entrainant vers sa fin et celle, inéluctable, de toutes ses congénères :

l'abbatoire.

THE **PUNK** SHEEP



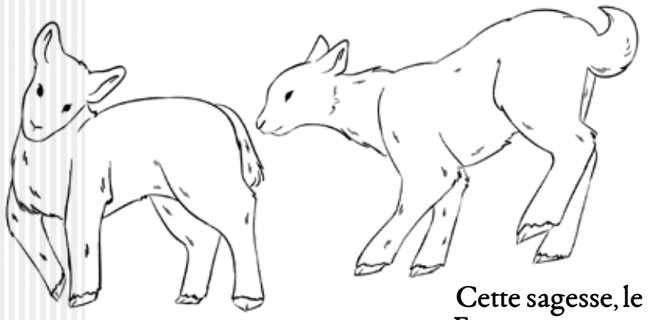
Le Chien, comme toutes les nuits,
Partit veiller sur les **brebis**.
Ces dernières demeurant dans la grange,
Attendent **leur** recensement comme des anges.
Une, deux, trois... : brebis joufflue, brebis saillante, brebis tendance.
Quatre, cinq, six... : brebis touffue, brebis fuyante, Bélier pressant.
Tandis qu'**elles** lui servirent des politesses,
Ses yeux pleins de finesse
Tombèrent sur une étrangeté d'ébène
Parmi **ces douceurs porcelaine**.
Indigné, le Patou s'interrompt et scrute l'intrus.
Titubant drôlement, la confiance accrue
Et l'abdomen vers l'avant, celui-ci racole
Autour de la brebis froissée.
Que faisait-il dans l'étable maintenant ?
Pensa le Chien premièrement.
Il se leva et s'approcha de lui.

Encore une fois tu t'es enfui ?

Tiens, voilà toutou ! eh bien, la fenêtre étant ouverte, j'ai compris que ces demoiselles m'invitaient dans leur demeure. Comme quoi, elles cèdent enfin à mon irrésistible charme !

Dois-je encore me répéter ?
Cesse d'importuner ma société !
Ton aveuglement et vanité
Nous ont déjà trop fatigué.
Tu verras comme un jour.
Elles seront pleines de bravoure.
Et déferont ton égotisme
En fantasmes du fatalisme.

Grand Regard Ébène
Cupidon s'habille en laine
Tel un magicien



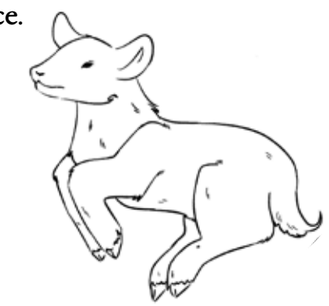
Cette sagesse, le Bélier l'ignora
Et son comportement continua.
Le Bélier aux idées bien accrochées,
Décida alors de tenter de la courtiser :
Séduire la nouvelle venue,
Tel était son salut.
Il tenta de montrer sa prédominance
En soulignant son insignifiance.
La brebis, pleine de courage, lui lança ces paroles :

Qui crois-tu impressionner ici ? De l'air ! Au lieu de t'humilier, tu ferais mieux de remédier à ces cornes qui te rentrent dans l'œil. Pour te pavaner bêtement ainsi devant nous, c'est que tu dois forcément être aveuglé par ces défauts.
Ne voyez-vous pas en nous, des êtres égaux à vous ?

Le Bélier, touché dans son orgueil,
Voit désormais l'insolente d'un mauvais œil
Et s'approche d'elle sinistrement.
Le Patou, se précipitant pour l'arrêter prestement
Se fait devancer par deux **brebis**.

Halte là le bellâtre ! Il suffit ! Ton règne de terreur s'achève là !

Trois, puis six, puis neuf...
Les **Brebis** avaient trouvé une voix
Qui les avait remplies de foi.
Ensemble **elles** quittèrent l'indifférence.
Et chantèrent avec magnificence :



Nous ne souhaitons pas votre compagnie.
Et refusons votre tyrannie !

Le Chien se plaça à leurs côtés.
Et observa longuement le Bélier.

Votre comportement a des conséquences.
Je vous l'ai rappelé avec persévérance.

Ne voulant point comprendre, le Bélier impétueux s'entêtant
Vécu sa chute entièrement.
L'égalité devient réalité lorsqu'elle est prononcée.

Il était une fois un troupeau de brebis dirigé d'une main de fer par un vieux bélier noir.
Celui-ci, autoritaire, par des règles restrictives les maintenait dans la contrainte et dans la peur, empêchant par la division toute rébellion. Elles lui laissaient l'herbe grasse et verte, bataillant pour les restes. Son autorité avait pris le pas sur celle du berger.
Un beau jour, cependant, pendant la tonte du bélier, les brebis se concertèrent. Elles consentirent à la révolte. Le soir venu, elles l'attirèrent au fond de la bergerie avant de prendre la fuite. Mais que faire ? Égarées, elles finirent par entendre une douce voix chantonnant une comptine. Attirées, elles rencontrèrent une jeune et douce bergère, Bo peep.
Dès lors, elles purent paître librement, à leur aise,

au son de la douce voix de leur nouvelle maîtresse.

Nous étions là mais
Ils ne regardaient pas, Ils
préférent little Bo Peep

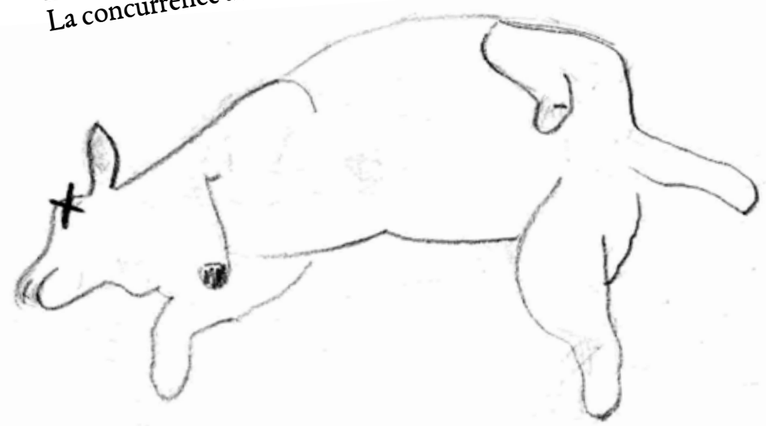
CHIPERS DU CAPITAL, LÂCHEZ NOS SHEEP!

L'œuvre d'Orla Barry *Stockpile* présente de manière interpellante un tas de laine invendue, mettant en avant le problème lié à la surconsommation et l'élevage de masse.
Mais une problématique encore plus importante apparaît : la chute du cours de la laine qui entraîne un non remboursement du coût de production chez l'éleveureuse, faute de matières synthétiques. En effet, après la seconde Guerre Mondiale, en 1945, le kilogramme de laine se vendait 2,66 euros, la laine était comme de l'or, les gens se l'arrachait. Cependant, aujourd'hui ce prix est 13 fois moins cher, 0,20 euros/kg. Ceci engage une grande baisse des bénéfices chez l'agriculteurice puisqu'elle paye 2,50 euros pour tondre un mouton, sachant qu'il y a environ 2,2kg de laine par toison, l'agriculteurice perd 2 euros par tonte. En somme, aujourd'hui, l'agriculteurice souhaite simplement se débarrasser de cette production qui ne vaut plus rien et qui l'encombre. On comprend donc la décision d'Orla de donner une seconde vie à sa laine, la transformant en œuvre d'art afin de montrer la réalité d'une industrie oubliée.

De plus, la production de laine équivaut à 2 millions de tonnes par an, dont 60% sont utilisés pour les vêtements. Les fibres animales utilisées dans la production mondiale de textile représente 1,8%, tandis que la laine n'équivaut qu'à 1%. Mais cette laine ne regroupe pas seulement celle des moutons, ce qui montre que cette dernière est en chute libre. Le textile numéro un dans le monde est et restera la fibre synthétique, obtenue par synthèse de composés chimiques. Ces derniers viennent presque exclusivement d'hydrocarbures ou d'amidon. Le plus grand producteur est, sans surprise, la Chine avec son ultra fast-fashion, mettant en avant des problématiques éthiques et morales comme les conditions de travail des employés des enseignes, par exemple Shein ou Temu.

Quant à l'élevage intensif, il consiste à élever un maximum d'animaux sur une surface minimale. C'est de toute évidence de la maltraitance envers des êtres innocents, on les bourre comme des porcs destinés à l'abattoir grâce à une alimentation très riche. Ceci entraîne une croissance extrêmement rapide et violente des moutons, afin d'en produire plus et donc d'en massacrer encore plus. Tout est fait pour le gain, le rendement le plus rentable possible. Ce qui représente bien le modèle sur lequel se reposent les grandes surfaces, un modèle qui met en avant l'élevage intensif et met de côté les petits éleveurs. Les animaux ne sont plus considérés comme tel, mais plutôt comme du bétail qui doit répondre à des normes : un poids de 22kg pour s'adapter à la taille des barquettes vendues en grandes surfaces.

Tout ceci a des conséquences sur les conditions de vie des bergers et petits éleveurs. La baisse du prix de leur production, que ce soit la laine ou la viande, entraîne une baisse de leur qualité de vie, et le découragement de continuer leur activité. La concurrence avec les grandes surfaces joue un rôle dans leurs rapports avec leurs animaux, certains n'ont pas d'autre choix que de contribuer à une industrie et des méthodes basées sur des valeurs qui ne sont pas les leurs.



LA LAINE OU LA **HAINE**

Lorsque la laine du mouton ne peut plus être utilisée, il est condamné à l'abattoir.

Depuis 1945, le prix de la laine a baissé 13 fois et est passé de 2,66 euros à 20 centimes le kilo. Lea fermiērɛ paie plus pour tondre un mouton (2,50 euros) que ce qu'il reçoit après la vente de la laine – elle n'est plus rentable. Les fermiērɛs ne peuvent plus subvenir à leurs besoins personnels et à ceux de leur ferme en vendant seulement de la laine. Iɛlls doivent recourir à d'autres méthodes.

Aujourd'hui, la laine représente seulement 1% de la production de textiles dans le monde – c'est le polyester qui gagne cette course. En 1980, la production de polyester s'élevait à 5 millions de tonnes. Depuis elle a augmenté d'environ 75 millions.
Les fibres synthétiques, dont le polyester, sont le moteur de la fast fashion aujourd'hui – fruit du capitalisme et de la surconsommation ; il faut être à la mode, tout le temps, et le plus rapidement possible. Mais tout cela crée un cercle vicieux : on produit plus, parce que la demande est plus grande, mais la demande est plus grande parce que les matériaux sont de moins bonne qualité et donc moins durables. Cette surproduction détruit l'environnement : la production textile est responsable de 20% de la pollution mondiale d'eau potable. La laine, à laquelle les fermiērɛs font moins attention (pourquoi devraient-iɛlles le faire, si elle n'est plus rentable ?) et les fibres naturelles en sont aussi victimes - seul le coton réussit à rester notable, même si, lui aussi, est de moins en moins bonne qualité.

Si la laine n'est plus reconnue et ne peut plus être vendue, cela impacte la vie économique des fermiērɛs et des fermes. L'une de leur solution est la vente de viande. Les fermiērɛs se tournent vers celle-ci pour pouvoir répondre financièrement à leurs besoins. Certaines races de moutons, élevées particulièrement pour leur laine, comme les Black Welsh Mountain ou Portland, sont remplacées par des races dites « viandes ». Les Texel ou les Suffolk ont une meilleure masse musculaire et une croissance plus rapide. Les moutons sont désormais tondus seulement pour leur confort, pour éviter la surchauffe et non pour leur laine.

Orla Barry, artiste et fermière, dans son exposition *Cœur de Bergère* utilise la laine qu'elle n'arrive pas à vendre comme objet artistique. Elle dénonce ce que devient notre société qui repose à présent sur la production rapide, en masse, et non sur le savoir-faire et l'éthique. Elle nous rappelle l'enjeu derrière nos achats chez les grandes enseignes : nous sommes des rouages qui alimentent la machine de la surconsommation.

Pour aider les fermiērɛs :
- La Laine Vagabonde : pour des vraies pelotes de laine (fibre naturelle)
- Terre de Laine : propose la laine dans tous ses états (vêtements, tapis)
- Traille (valorise la laine de brebis)
- La filature de Niaux (valorise depuis 1867 la laine de mouton)
Et n'oubliez pas de lire les étiquettes des vêtements !

Auteurices
Lamiss Ahmed-Salih, Antonina Barlog, Sasha Benitah, Laetitia Bourrez, Cannelle Boye, Olivia Brosset, Nailah Casals de Vega, Isis Delpech, Prescilla Fleurmon, Jordan Fuentes, Clémence Gaudissiabois, Emma Larsen, Camille Leconte-Venneri, Maïa Liaigre, Elisa Queugnet Décout, Auriane Germain, Eva Gislot, Lyse-Eden Cleroy Gonzalez, Ninon Leborgne, Léa Medjkoune, Laure Noret, Louna Nuevo, Lona Pinheiro, Eve Prissimitzis, Amly Renou, Charline Rossignol-Depraétére & Oumaïma Soussi

Coordination éditoriale
Alexia Kalantzis & Elena Lespes Muñoz

Graphisme
Philippine Talamona

Éditeurs
Bétonsalon – Centre d'art et de recherche & Université Paris Cité

Typographies
Adelphe [Eugénie Bidaut]
Banana [Clara Bougon]
Garabosse [Lucie Bouchet, Margaux Clerc, Titouan Collet, Clara Coutanceau, Noémie Doussaud, Paul Fleury, Jan Fournier, Justine Grandpierre, Garance Hebrard, Alice Laurichesse, Lolita Moreau, Pauline Mousain, Zoé Raude, Pome Saint-Bonnet, encadré par Benjamin Gomez. 2024-2025 de l'EESAB Rennes]
Fontes issues de la typothèque Bye Bye Binary [https://typotheque.genderfluid.space/] qui rassemble et diffuse une collection de caractères typographiques post-binaires réalisés au sein de la collective et au-delà, pour les usages du plus grand nombre. La collective Bye Bye Binary adopte une position de recherche militante et communautaire, c'est-à-dire par et avec des personnes concernées, à travers un prisme féministe, queer, trans*, pédé-, bi-e, gouire.

Impression
Service reprographie - Université Paris Cité
130 exemplaires, 2025

Cette édition a été réalisée dans le cadre d'un workshop d'écriture avec les étudiantes de L1 Lettres Édition et Métiers de l'écrit de l'Université Paris Cité à l'occasion de l'exposition « Cœur de bergère » d'Orla Barry à Bétonsalon – Centre d'art et de recherche.

Pierres irlandaises
Rejettent l'eau verte et sage
Caresse pluvieuse